

Georges Nicholson. *André Mathieu : biographie*, Montréal, Éditions Québec Amérique, 2010, 593 p.

Marie-Thérèse Lefebvre

Volume 11, Number 2, Spring 2011

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1023379ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1023379ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Centre de recherche en civilisation canadienne-française

ISSN

1492-8647 (print)

1927-9299 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Lefebvre, M.-T. (2011). Review of [Georges Nicholson. *André Mathieu : biographie*, Montréal, Éditions Québec Amérique, 2010, 593 p.] *Mens*, 11(2), 124–128. <https://doi.org/10.7202/1023379ar>

considérable de ce livre à notre compréhension du militantisme des années 1960 au Québec.

— *Mathieu Lavigne*
Centre culturel chrétien de Montréal

Georges Nicholson. *André Mathieu : biographie*, Montréal, Éditions Québec Amérique, 2010, 593 p.

Georges Nicholson s'est fait connaître des auditeurs de la défunte Chaîne culturelle de Radio-Canada en diffusant de nombreuses entrevues. C'est donc en tout état de cause que le pianiste Alain Lefèvre l'a choisi comme biographe « officiel » d'André Mathieu. Cette biographie possède tous les ingrédients pour susciter la curiosité du lecteur avide de détails. Arrive-t-elle pour autant à rejoindre les lecteurs et les chercheurs intéressés à l'histoire culturelle du Québec? C'est sous cet angle que nous tenterons de répondre à cette question.

Les citations exhaustives de la plupart des critiques, de la correspondance et des écrits du musicien ainsi que la bibliographie, la discographie et les annexes proposant l'inventaire des concerts et des œuvres (complètes et incomplètes) d'André Mathieu permettront au mélomane curieux et au chercheur de trouver matière à consultation. On déplore toutefois que plusieurs notes en bas de page n'aient pas été complétées par une recherche des documents originaux (titre du journal et dates précises), l'auteur se limitant trop souvent aux coupures de journaux colligées dans des spicilèges. On peut aussi s'étonner de cette exclamation de l'auteur après une citation : « C'est signé Schumann! » (p. 95) puisqu'il s'agit ici de Maurice Schumann, homme politique français qui commença sa carrière comme publicitaire à l'agence Havas entre 1936 et 1939.

À la place d'une véritable introduction – où les travaux antérieurs (les biographies de Joseph Rudel-Tessier en 1976, d'André-Paul Asselin en 2003, de Marie-Thérèse Lefebvre en 2006 et les romans

de Lucille Jérôme et Jean-Pierre Wilhelmy en 1992 et d'Hélène de Billy en 2007) et les sources archivistiques auraient dû être présentés et critiqués, les témoins hiérarchisés selon leur crédibilité et le degré d'importance de leur information –, l'auteur propose plutôt un avant-propos qui sert de lieu aux remerciements. Suit une entrevue avec Alain Lefèvre qui oriente le propos de l'auteur. La prémisse sur laquelle repose l'édifice de cette recherche se résume ainsi : « Le Québec est un animal particulier qui n'aime rien tant que se retourner contre ses semblables et les réduire en charpie avec une rage qui parfois fait peur » (p. 11). Et, plus loin, cette autre envolée : « L'événement du pianothon [...] est le reflet de notre situation émotive en tant que nation à ce moment précis de notre Histoire » (p. 363). Mais, que signifient au juste ces coups d'épée?

Difficile, dès lors, pour l'auteur de prendre un certain recul devant les sources utilisées. Il se rallie rapidement aux seules critiques enflammées des journaux et des agences de publicité et fronce les sourcils devant ceux « qui se font les dents sur celui que tous portent aux nues » (p. 149). Nous sommes ici devant des œuvres troublantes (p. 167) et des chefs-d'œuvre (p. 236, 376) et gare à celui qui osera nuancer ces affirmations.

Dans la perspective « de retrouver le vrai visage du compositeur-pianiste » (p. 11), l'auteur suit les traces du premier biographe de Mathieu (Joseph Rudel-Tessier) en prolongeant l'enquête jusqu'au décès du musicien. Il nous invite donc, dans la seconde moitié du livre, à suivre une descente aux enfers, livrant en pâture les détails les plus intimes. Soucieux d'éteindre certaines rumeurs, il en crée d'autres. Il affirme, par exemple, que « [l']alcoolisme était considéré comme la maladie des médecins » (p. 52-53). Ou encore, il interprète un texte. Ainsi, Mathieu, comme tous les artistes, avoue qu'il n'aime pas que les critiques lui reconnaissent une parenté en art, et l'auteur de conclure que, par cette affirmation, Mathieu se défendait contre une supposée rumeur voulant que son père ait été le véritable auteur de ses œuvres (p. 296, 558). Or nous ne trouvons aucune allusion à celle-ci dans l'étude de Nicholson.

Cette biographie est donc entièrement braquée sur André Mathieu, sa famille et le réseau des diverses personnalités rencontrées au cours de sa carrière. Nicholson en fait un cas d'espèce et oublie que son lecteur n'a aucune connaissance (ou très peu) de l'histoire de la musique de concert au Québec. Par exemple, où en est l'enseignement du piano à Montréal au moment où son père lui cherche un professeur ? Il existe plusieurs institutions qui comptent dans leurs rangs des professeurs renommés dont, entre autres, Alfred Laliberté, Léo-Pol Morin, Auguste Descarries et Stanley Gardner. Même E. Robert Schmitz vient régulièrement à Montréal. Mais surtout, pourquoi ne cogne-t-il pas à la porte de la fameuse pédagogue Yvonne Hubert, élève de Cortot, qui enseignera à plusieurs générations d'excellents pianistes québécois ? Il y a certainement une réponse à cette question (p. 341). Cette mise en contexte aurait informé le lecteur de toute une activité musicale peu connue.

Et puisque Mathieu est également compositeur, pourquoi ne l'a-t-il pas inséré dans l'histoire musicale des années 1930 à 1960 au Québec ? Est-il un passeur ? Représente-t-il le « chaînon manquant », le seul romantique moderne québécois du *xx^e* siècle ? Est-il le « maillon » d'un courant plus large – les traditionalistes – dont les musicologues parlent très peu ?

Si Nicholson ouvre un excellent chapitre sur le rapport de Mathieu à la modernité (p. 284-287, 332), il en fait cependant « l'unique » romantique moderne (p. 341), comme aimait à se qualifier le musicien, et le seul « représentant officiel du duplessisme musical » (p. 403). Or ce courant plus traditionnel avait (et a toujours) de nombreux adeptes qui ont revendiqué exactement la même esthétique. Mentionnons à la volée : Émiliano Renaud, Jean-Josaphat Gagnier, Alfred Laliberté, Eugène Lapierre, Auguste Descarries, Omer Létourneau, Conrad Letendre, Michel Perreault, Alexander Brott, Denis Bédard, Jean Châtillon... Ils ont écrit des centaines de partitions (la plupart jamais éditées). Ils sont tous plus ou moins oubliés. Il est vrai qu'aucun d'entre eux n'était enfant prodige !

Cécile Lebel, dont l'auteur cite le journal, est probablement celle qui a le mieux compris la musique d'André Mathieu : « Il était l'idole de toute une génération d'amateurs de belle musique » (p. 453). En approfondissant et en remettant cette expression dans son contexte, l'auteur aurait mieux cerné la pensée musicale de Mathieu et, ce faisant, aurait apporté une contribution importante à notre compréhension de l'histoire musicale de cette période.

Les nombreux compositeurs qui défendaient cette « belle musique » ont tous été contemporains d'un mouvement minoritaire avant-gardiste revendiquant haut et fort le droit à la création « avec les outils de son temps ». Les réactions ont parfois été violentes, et celles de Mathieu tout autant. Mais encore faut-il mettre ces débats en contexte.

Par exemple, l'auteur cite, hors contexte, deux lettres écrites en mai 1968. Or la première (p. 451) est publiée en réaction à un article de Roger Bédard sur « La situation actuelle au Québec » (12-18 mai), qui définit trois courants musicaux qui se partagent la scène musicale (les francs-tireurs, ceux qui assimilent les techniques d'aujourd'hui et ceux qui font de la musique bien faite, mais dépassée par la pensée actuelle). Mathieu, qui se sent classé dans le troisième groupe, réagit. La seconde lettre (p. 454-455), inédite, est écrite en réaction à un second article du même journaliste, intitulé « Serge Garant, musicien "engagé" » (26 mai-1^{er} juin) d'où le titre transformé par Mathieu : « musicien enragé ». Ce qui est intéressant dans cette lettre non publiée, c'est la motivation de l'auteur. Ce n'est pas parce que Mathieu est homophobe qu'il écrit « Mais, ne vous en faites pas, le ridicule ne tue pas » (p. 455), mais bien parce qu'il n'avait pas oublié que la seule critique de Garant publiée dans *L'Autorité* (18 décembre 1954) sur le pianothon de Mathieu avait été : « Non, le ridicule ne tue pas toujours. »

Malgré l'absence de ces mises en contexte, le livre plaira certainement au grand public pour sa qualité littéraire, et le chercheur aura désormais sous la main une grande partie des sources qui y ont presque

toutes été reproduites. Sera-t-il l'apologie souhaitée? L'Histoire le dira.

— Marie-Thérèse Lefebvre
Faculté de musique
Université de Montréal

Gillian Poulter. *Becoming Native in a Foreign Land: Sport, Visual Culture and Identity in Montreal, 1840-85*, Vancouver, UBC Press, 2009, 374 p.

La bourgeoisie anglophone de Montréal est en pleine croissance durant la seconde moitié du XIX^e siècle. L'un des moyens qu'elle privilégie afin d'organiser, de définir et d'affirmer son identité est de réinventer ses activités de loisirs. C'est dans ce contexte, affirme Gillian Poulter dans *Becoming Native*, que l'identité canadienne(-anglaise) se développe en milieu urbain à l'époque de la Confédération. En transformant les activités sportives et de loisirs, la bourgeoisie se définit elle-même comme « canadienne ». De plus, elle se fabrique une identité et adapte sa vie sociale en fonction de ce nouveau sentiment d'appartenance.

Poulter concentre son regard sur ce qu'elle appelle les manifestations sociales identitaires, ce qui lui permet de montrer que l'identité canadienne-anglaise se caractérise par plus de complexité et de durabilité que l'on pense généralement. L'analyse des loisirs organisés comme producteurs de l'identité permet de comprendre cette identité canadienne qui existait hors des structures de l'État et qui dépendait plutôt de marqueurs culturels visibles dans les manifestations de la vie sociale.

L'étude de Poulter porte, tout particulièrement, sur les sports et les activités récréatives d'origine autochtone, populaires auprès des Montréalais. Ces activités n'exprimaient pas seulement une identité conforme aux normes de respectabilité de la classe supérieure, mais elles exprimaient aussi une identité dite « canadienne ». L'analyse de